



UNE LITTÉRATURE DES MÉMOIRES

**Complément à l'anthologie de textes
établie par Édouard Glissant en 2010,
*10 mai : Mémoires de la traite négrière,
de l'esclavage et de leurs abolitions***

CONÇU ET PRÉSENTÉ PAR LOÏC CÉRY (Institut du Tout-Monde)

Introduction, choix de textes, notices. En complément au site Internet produit par l'Institut du Tout-Monde, « Les Mémoires des esclavages et de leurs abolitions » (lesmemoiresdesesclavages.com) conçu, écrit et réalisé en 2013 par Loïc Céry (ITM).

Outil pédagogique en direction des enseignants et des lycéens dans le cadre du projet « La Traversée des Mémoires ».

SOMMAIRE

Introduction, par Loïc Céry.....	3
Aimé Césaire.....	4
Léopold Sédar Senghor.....	18
Léon-Gontran Damas.....	20
Édouard Glissant.....	22
Patrick Chamoiseau.....	39

INTRODUCTION

par Loïc Céry

Parce qu'elle est issue du contexte déshumanisant de la colonisation, la littérature qui émane des terres qui ont connu l'esclavage réserve une place primordiale à la mémoire de ce crime, mémoire qui en est d'ailleurs l'un des principes fondateurs.

Depuis les poètes de la Négritude en particulier, cette mémoire se dit avec une acuité exceptionnelle dans un certain nombre de textes qui constituent en quelque sorte un mémorial littéraire de cette histoire, qui est aussi une « matrice », comme le souligne Édouard Glissant à propos de la cale du bateau négrier. En suivant les diverses expressions qu'elle emprunte et les univers propres aux différents écrivains qui l'ont illustrée, cette littérature attachée à l'histoire et à la mémoire de l'esclavage a dessiné, au fil du temps, un réel corpus qui a déjà ses classiques, et qui continue de s'amplifier aujourd'hui.

L'objet de ces textes échappe à toute dichotomie entre histoire et mémoire, remémoration et évaluation normative. La littérature procède d'une autre démarche que celle qu'adopte la discipline historique, tout en lui empruntant un regard porté sur les faits, et en lui conférant une vision du réel. Elle ne saurait dès lors se limiter à un simple exercice esthétique, quand elle informe et relaie un processus heuristique où est écrite la « trace » dont parlait Glissant, et où est tramée l'histoire vécue.

La sélection qui suit n'est évidemment pas exhaustive : ce bref complément apporté à l'anthologie établie par Édouard Glissant en 2010 propose surtout un panorama, autour des grandes œuvres qu'il est indispensable de connaître en la matière et que nous proposons en écoute sur le site « Les Mémoires des esclavages et de leurs abolitions » en 2013 : y retentit l'écho lancinant des traumatismes et l'élan des résiliences. C'est dire, au-delà de l'esthétique, la valeur anthropologique et le tribut humain de cette littérature. De la Négritude à aujourd'hui, les pages qui suivent se concentrent sur cinq de ces écrivains qui ont produit autour de l'esclavage, des textes cruciaux : Césaire, Senghor, Damas, Glissant, Chamoiseau. Ainsi conçu, le périmètre pris en compte ici sera par la suite augmenté des pages de Maryse Condé, Raphaël Confiant et des productions littéraires de ces dernières années.

AIMÉ CÉSAIRE



Cahier d'un retour au pays natal (Extraits) /
Moi, laminaire (« Calendrier lagunaire »)

NOTICE : Dans *Cahier d'un retour au pays natal* (que Césaire publie en 1939) le souvenir de la déportation et de l'asservissement des millions d'Africains victimes de la Traite négrière est bien le cœur du traumatisme qui fonde le poème. La mémoire se meut en mécanisme obsessionnel et volonté d'affronter la réalité crue du passé esclavagiste. Dans la représentation de Césaire, ce passé est fondateur de l'identité nègre, identité bafouée par la colonisation, identité qu'il s'agit de reconquérir et d'affirmer dans son intégrité et sa fierté – et c'est encore cette identité pluriséculaire qui est clamée dans *Moi laminaire*. Les extraits proposés du *Cahier* et de *Moi, laminaire* donnent à entendre cette représentation mémorielle.

Cahier d'un retour au pays natal (Extraits)

Extrait 1

Et je me dis Bordeaux et Nantes et Liverpool et New
York et San Francisco
pas un bout de ce monde qui ne porte mon empreinte
digitale
et mon calcanéum sur le dos des gratte-ciel et ma crasse
dans le scintillement des gemmes !
Qui peut se vanter d'avoir mieux que moi ?
Virginie. Tennessee. Georgie. Alabama
Putréfactions monstrueuses de révoltes
inopérantes,
marais de sang putrides
trompettes absurdement bouchées
Terres rouges, terres sanguines, terres consanguines.

Extrait 2

Ce qui est à moi aussi : une petite cellule dans le Jura,
une petite cellule, la neige la double de barreaux blancs
la neige est un geôlier blanc qui monte la garde devant
une prison

Ce qui est à moi
c'est un homme seul emprisonné de blanc
c'est un homme seul qui défie les cris blancs de la mort
blanche

(TOUSSAINT, TOUSSAINT LOUVERTURE)

c'est un homme seul qui fascine l'épervier blanc de la
mort blanche

c'est un homme seul dans la mer inféconde de sable blanc

c'est un moricaud vieux dressé contre les eaux du ciel

La mort décrit un cercle brillant au-dessus de cet homme

la mort étoile doucement au-dessus de sa tête

la mort souffle, folle, dans la cannaie mûre de ses bras

la mort galope dans la prison comme un cheval blanc

la mort luit dans l'ombre comme des yeux de chat

la mort hoquette comme l'eau sous les cayes

la mort est un oiseau blessé

la mort décroît

la mort vacille

la mort est un patyura ombrageux

la mort expire dans une blanche mare de silence.

Gonflements de nuit aux quatre coins de ce petit matin

soubresauts de mort figée

destin tenace

Extrait 3

Au sortir de l'Europe toute révoltée de cris
les courants silencieux de la désespérance
au sortir de l'Europe peureuse qui se reprend et fière
se surestime
je veux cet égoïsme beau
et qui s'aventure
et mon labour me remémore d'une implacable étrave.

Que de sang dans ma mémoire ! Dans ma mémoire sont
des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de morts. Elles
ne sont pas couvertes de nénuphars. Dans ma mémoire
sont des lagunes. Sur leurs rives ne sont pas étendus des
pagnes de femmes.

Ma mémoire est entourée de sang. Ma mémoire a sa
ceinture de cadavres !
et mitraille de barils de rhum génialement arrosant nos
révoltes ignobles, pâmoisons d'yeux doux d'avoir lampé
la liberté féroce

(les nègres-sont-tous-les-mêmes, je-vous-le-dis
les vices-tous-les-vices, c'est-moi-qui-vous-le-dis
l'odeur-du-nègre, ça-fait-pousser-la-canne
rappelez-vous-le-vieux-dicton :
battre-un-nègre, c'est le nourrir)

Extrait 4

Non, nous n'avons jamais été amazones du roi du Dahomey, ni princes de Ghana avec huit cents chameaux, ni docteurs à Tombouctou Askia le Grand étant roi, ni architectes de Djenné, ni Madhis, ni guerriers. Nous ne nous sentons pas sous l'aisselle la démangeaison de ceux qui tinrent jadis la lance. Et puisque j'ai juré de ne rien celer de notre histoire (moi qui n'admire rien tant que le mouton broutant son ombre d'après-midi), je veux avouer que nous fûmes de tout temps d'assez piétres laveurs de vaisselle, des cireurs de chaussures sans envergure, mettons les choses au mieux, d'assez consciencieux sorciers et le seul indiscutable record que nous ayons battu est celui d'endurance à la chicote...

Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes; que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la négrierie; que nous sommes un fumier ambulante hideusement prometteur de cannes tendres et de coton soyeux et l'on nous marquait au fer rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que l'esprit de Dieu était dans ses actes.

Nous vomissure de négrier

Nous vénérerie des Calebars

quoi ? Se boucher les oreilles ?

Nous, soûlés à crever de rousis, de risées, de brume humée !

Pardon tourbillon partenaire !

J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine... des raclements d'ongles cherchant des gorges... des ricane-ments de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...

Extrait 5

Sang! Sang! tout notre sang ému par le cœur mâle du soleil

ceux qui savent la féminité de la lune au corps d'huile
l'exaltation réconciliée de l'antilope et de l'étoile
ceux dont la survie chemine en la germination de l'herbe!
Eia parfait cercle du monde et close concordance!

Ecoutez le monde blanc
horriblement las de son effort immense
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique
écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites
écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement

Pitié pour nos vainqueurs omniscients et naïfs!

Eia pour ceux qui n'ont jamais rien inventé
pour ceux qui n'ont jamais rien exploré
pour ceux qui n'ont jamais rien dompté

Eia pour la joie
Eia pour l'amour
Eia pour la douleur aux pis de larmes réincarnées.

et voici au bout de ce petit matin ma prière virile
que je n'entende ni les rires ni les cris, les yeux fixés
sur cette ville que je prophétise, belle,
donnez-moi la foi sauvage du sorcier
donnez à mes mains puissance de modeler
donnez à mon âme la trempe de l'épée
je ne me dérobe point. Faites de ma tête une tête de proue
et de moi-même, mon cœur, ne faites ni un père, ni un frère,
ni un fils, mais le père, mais le frère, mais le fils,
ni un mari, mais l'amant de cet unique peuple.

Faites-moi rebelle à toute vanité, mais docile à son génie
comme le poing à l'allongée du bras !
Faites-moi commissaire de son sang
faites-moi dépositaire de son ressentiment
faites de moi un homme de terminaison
faites de moi un homme d'initiation
faites de moi un homme de recueillement
mais faites aussi de moi un homme d'ensemencement

faites de moi l'exécuteur de ces œuvres hautes
voici le temps de se ceindre les reins comme un vaillant
homme –

Mais les faisant, mon cœur, préservez-moi de toute haine
ne faites point de moi cet homme de haine pour qui je
n'ai que haine
car pour me cantonner en cette unique race
vous savez pourtant mon amour tyrannique

vous savez que ce n'est point par haine des autres races
que je m'exige bêcheur de cette unique race
que ce que je veux
c'est pour la faim universelle
pour la soif universelle

la sommer libre enfin
de produire de son intimité close
la succulence des fruits.

Et voyez l'arbre de nos mains !
il tourne, pour tous, les blessures incises
en son tronc
pour tous le sol travaille
et griserie vers les branches de précipitation parfumée !

Mais avant d'aborder aux futurs vergers
donnez-moi de les mériter sur leur ceinture de mer
donnez-moi mon cœur en attendant le sol
donnez-moi sur l'océan stérile
mais où caresse la main la promesse de l'amure
donnez-moi sur cet océan divers
l'obstination de la fière pirogue
et sa vigueur marine.

Extrait 6

Au bout de ce petit matin, ma prière virile :
donnez-moi les muscles de cette pirogue sur la mer
démontée
et l'allégresse convaincante du lambi de la bonne nouvelle !

Tenez je ne suis plus qu'un homme, aucune dégradation,
aucun crachat ne le conturbe,
je ne suis plus qu'un homme qui accepte n'ayant plus de
colère
(il n'a plus dans le cœur que de l'amour immense, et qui
brûle)

J'accepte... j'accepte... entièrement, sans réserve...
ma race qu'aucune ablution d'hysope et de lys mêlés ne
pourrait purifier
ma race rongée de macules
ma race raisin mûr pour pieds ivres
ma reine des crachats et des lèpres

ma reine des fouets et des scrofules
ma reine des squasmes et des chloasmes
(oh ces reines que j'aimais jadis aux jardins printaniers et
lointains avec derrière l'illumination de toutes les bougies
de marronniers!).

J'accepte. J'accepte.

et le nègre fustigé qui dit : « Pardon mon maître »

et les vingt-neuf coups de fouet légal

et le cachot de quatre pieds de haut

et le carcan à branches

et le jarret coupé à mon audace marronne

et la fleur de lys qui flue du fer rouge sur le gras de mon
épaule

et la niche de Monsieur Vaultier Mayencourt, où j'aboyai
six mois de caniche

et Monsieur Brafine

et Monsieur de Fourniol

et Monsieur de la Mahaudière

et le pian

le molosse

le suicide

la promiscuité

le brodequin

le cep

le chevalet

la cippe

le frontal

Extrait 7

Je dis hurrah ! La vieille négritude
progressivement se cadavérise
l'horizon se défait, recule et s'élargit
et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance
d'un signe
le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse
et résonne... L'affreux ténia de sa cargaison ronge les
boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers !
Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de
doublons rebondie, ni les tours joués à la sottise dange-
reuse des frégates policières ne l'empêchent d'entendre la
menace de ses grondements intestins

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa
grand'vergue le nègre le plus braillard ou le jette à la mer,
ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son
sang répandu le goût amer de la liberté

Et elle est debout la négraille

la négraille assise
inattendument debout
debout dans la cale
debout dans les cabines
debout sur le pont
debout dans le vent
debout sous le soleil
debout dans le sang

debout

et

libre

debout et non point pauvre folle dans sa liberté et son
dénuement maritimes girant en la dérive parfaite et la
voici :

plus inattendument debout

debout dans les cordages

debout à la barre

debout à la boussole

debout à la carte

debout sous les étoiles

debout

et

libre

et le navire lustral s'avancer impavide sur les eaux écrou-
lées.

Et maintenant pourrissent nos flocs d'ignominie !

par la mer cliquetante de midi

par le soleil bourgeonnant de minuit

écoute épervier qui tiens les clefs de l'orient

par le jour désarmé

par le jet de pierre de la pluie

écoute squalé qui veille sur l'occident

écoutez chien blanc du nord, serpent noir du midi

qui achevez le ceinturon du ciel

Moi, laminaire (1982)
« Calendrier lagunaire »

J'habite une blessure sacrée
j'habite des ancêtres imaginaires
j'habite un vouloir obscur
j'habite un long silence
j'habite une soif irrémédiable
j'habite un voyage de mille ans
j'habite une guerre de trois cent ans
j'habite un culte désaffecté
entre bulbe et caïeu j'habite l'espace inexploité
j'habite du basalte non une coulée
mais de la lave le mascaret
qui remonte la valleuse à toute allure
et brûle toutes les mosquées
je m'accommode de mon mieux de cet avatar
d'une version du paradis absurde-
ment ratée
-c'est bien pire qu'un enfer-
j'habite de temps en temps une de mes plaies
chaque minute je change d'appartement
et toute paix m'effraie

tourbillon de feu
ascidie comme nulle autre pour poussières
de mondes égarés
ayant crachés volcan mes entrailles d'eau vive
je reste avec mes pains de mots et mes minerais secrets

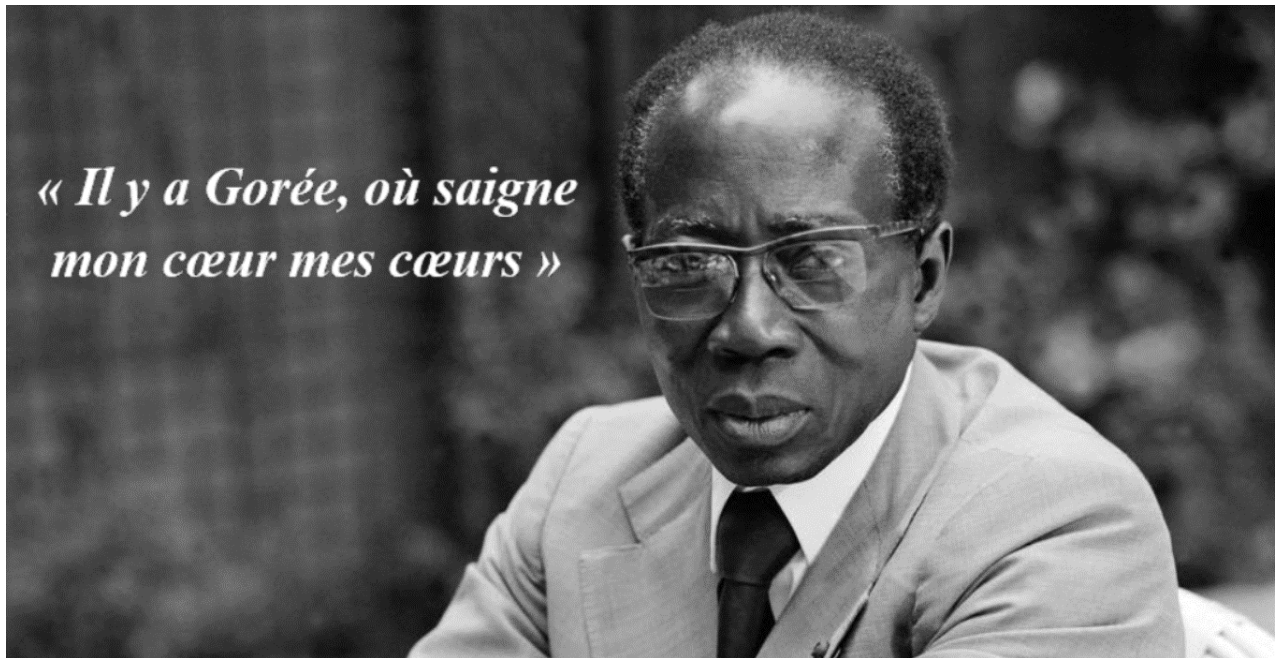
j'habite donc une vaste pensée
mais le plus souvent je préfère me confiner
dans la plus petite de mes idées

ou bien j'habite une formule magique
les seuls premiers mots
tout le reste étant oublié
j'habite l'embâcle
j'habite la débâcle
j'habite le pan d'un grand désastre
j'habite souvent le pis le plus sec
du piton le plus efflanqué-la louve de ces nuages-
j'habite l'auréole des cétacés
j'habite un troupeau de chèvres tirant sur la tétine
de l'arganier le plus désolé
à vrai dire je ne sais plus mon adresse exacte
bathyale ou abyssale
j'habite le trou des poulpes
je me bats avec un poulpe pour un trou de poulpe

frères n'insistez pas
vrac de varech
m'accrochant en cuscute
ou me déployant en porona
c'est tout un
et que le flot roule
et que ventouse le soleil
et que flagelle le vent
ronde bosse de mon néant

la pression atmosphérique ou plutôt l'historique
agrandit démesurément mes maux
même si elle rend somptueux certains de mes mots.

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR



Léopold Sédar Senghor, *Lettres d'hivernage* (1973)

NOTICE : La convocation du passé esclavagiste est finalement assez rare chez Senghor, qui fonde quant à lui sa négritude sur un ancrage spécifiquement africain. Mais la mémoire n'en est pas moins présente : elle intervient par allusions, aperçus sur une blessure diffuse mais néanmoins vivace. Pour être rares dans sa poésie, ces aperçus en sont d'autant plus précieux, ils interviennent comme des trouées dans la parfaite célébration dont procède la parole de Senghor. C'est le cas d'un court poème des *Lettres d'hivernage* où, en des accents élegiaques et mélancoliques, se laissent entrevoir la douleur du souvenir lié à la tragédie collective de la Traite.

C'EST CINQ HEURES

C'est cinq heures, tu dirais, le thé. Dix-sept heures.
Ta lettre de pain tendre, douce comme le beurre, sage comme
le sel.

Et la lumière sur la mer trop verte et bleue
Et la lumière sur Gorée, sur l'Afrique noire blanche mais
rouge.

Il y a — pourquoi le Dimanche ? — la guirlande des bateaux
blancs

Vers les rivières du Sud, vers les fjords du Grand Nord.
Ta lettre telle une aile, claire parmi les mouettes voiliers.

Il fait beau, il fait triste.

Il y a Gorée, où saigne mon cœur mes cœurs.

La maison rouge à droite, brique sur le basalte

La maison rouge du milieu, petite, entre deux gouffres d'om-
bre et de lumière

Il y a ah ! la haute maison rouge, où saigne si frais mon
amour, comme un gouffre

Sans fond. Là-bas à gauche au nord, le fort d'Estrées
Couleur de sang caillé d'angoisse.

LÉON-GONTRAN DAMAS



Léon-Gontran Damas, *Pigments* (1937)

NOTICE : Damas est sans doute, des trois fondateurs du mouvement de la Négritude, le plus négligé et le moins bien connu. Dans sa poésie, en cette écriture qu'on a dit "jazzée", le regard sur le passé de l'homme noir est vif, et les considérations mémorielles, toujours mises en regard de la situation contemporaine de la diaspora. Le poids du passé est représenté par le poète comme un legs indélébile mais qui oblige, dans le présent, à une lutte d'émancipation culturelle et identitaire. "La complainte du nègre", dans *Pigments*, est représentative de cette attitude et de cette aspiration.

« La complainte du nègre »

ils me l'ont rendue
la vie
plus lourde et lasse
Mes aujourd'hui ont chacun sur mon jadis
de gros yeux qui roulent de rancœur
de honte
Les jours inexorablement
tristes
jamais n'ont cessé d'être
à la mémoire
de ce que fut
ma vie tronquée
Va encore
mon hébétude
du temps jadis
de coups de corde noueux
de corps calcinés
de l'orteil au dos calcinés
de chair morte
de tisons
de fer rouge
de bras brisés
sous le fouet qui se déchaîne
sous le fouet qui fait marcher la plantation
et s'abreuver de sang de mon sang de sang la sucrerie
et la bouffarde du commandeur crâner au ciel.

ÉDOUARD GLISSANT



Édouard Glissant, *Poétique de la Relation* /
Les Indes / *Pays rêvé, pays réel*

NOTICE : La mémoire de l'esclavage occupe une place prépondérante dans l'œuvre d'Édouard Glissant, dont le dessein est de retrouver les "traces" de la catastrophe fondatrice. L'écrivain convoque pour ce faire tous les genres d'une écriture, de l'essai au roman. Le texte d'ouverture de *Poétique de la Relation*, « La barque ouverte », est à ce titre un sommet de l'évocation de la Traite négrière et du gouffre qu'elle inaugure. Mais c'est sans doute surtout dans sa poésie que Glissant livre la fresque la plus achevée de la Traite avec *Les Indes*, le grand poème épique de 1956 dont les accents mémoriaux réapparaissent dans *Pays rêvé, pays réel*.

***Poétique de la Relation* (1990), « La barque ouverte »**

« Ce qui pétrifie, dans l'expérience du déportement des Africains vers les Amériques, sans doute est-ce l'inconnu, affronté sans préparation ni défi.

La première ténèbre fut de l'arrachement au pays quotidien, aux dieux protecteurs, à la communauté tutélaire. Mais cela n'est rien encore. L'exil se supporte, même quand il foudroie. La deuxième nuit fut de tortures, de la dégénérescence d'être, provenue de tant d'incroyables géhennes. Supposez deux cent personnes entassées dans un espace qui à peine en eût pu contenir le tiers. Supposez le vomi, les chairs à vif, les poux en sarabande, les morts affalés, les agonisants croupis. Supposez, si vous le pouvez, l'ivresse rouge des montées sur le pont, la rampe à gravir, le soleil noir sur l'horizon, le vertige, cet éblouissement du ciel plaqué sur les vagues. Vingt, trente millions, déportés pendant deux siècles et plus. L'usure, plus sempiternelle qu'une apocalypse. Mais cela n'est rien encore.

Le terrifiant est du gouffre, trois fois noué à l'inconnu. Une fois donc, inaugurale, quand tu tombes dans le ventre de la barque. Une barque, selon ta poétique, n'a pas de ventre, une barque n'engloutit pas, ne dévore pas, une barque se dirige à plein ciel. Le ventre de cette barque-ci te dissout, te précipite dans un non-monde où tu cries. Cette barque est une matrice, le gouffre-matrice. Génératrice de ta clameur. Productrice aussi de toute unanimité à venir. Car si tu es seul dans cette souffrance, tu partages l'inconnu avec quelques-uns, que tu ne connais pas encore. Cette barque est ta matrice, un moule qui t'expulse pourtant. Enceinte d'autant de morts que de vivants en sursis.

Aussi le deuxième gouffre est-il de l'abîme marin. Quand les régates donnent la chasse au négrier, le plus simple est d'alléger la barque en jetant par-dessus bord la cargaison, lestée de boulets. Ce sont les signes de piste sous-marine, de la Côte d'Or aux îles Sous-le-Vent. Ainsi toute navigation sur la splendeur verte d'océan — la mélancolie des traversées en transatlantique, la gloire des régates sportives, la tradition des courses de yoles ou de gommiers — suggère-t-elle, avec une évidence d'algues, ces bas-fonds, ces profonds, ponctués de boulets qui rouillent à peine. Le gouffre est de vrai une tautologie, tout l'océan, toute la mer à la fin doucement affalée aux plaisirs du sable, sont un énorme commencement, seulement rythmé de ces boulets verdis.

Mais, pour que ces rivages prennent corps, et avant qu'ils soient envisageables, pas même encore visibles, quelles souffrances d'inconnu ! La face la plus médusante du gouffre, c'est bien, loin en avant de la proue du négrier, cette rumeur pâle dont on ne sait si elle est nuage de tempêtes, pluie ou bruine, ou fumée d'un feu rassurant. Des deux côtés de la barque ont disparu les rivages du fleuve. Quel est donc ce fleuve qui n'a pas de mitan ? Est-il seulement un en-avant ? Cette barque ne vogue-t-elle pas en éternité aux limites d'un non-monde, fréquenté de nul Ancêtre ?

Le troisième avatar du gouffre projette ainsi à la parallèle de la masse d'eau l'image renversée de tout cela qui a été abandonné, qui ne se retrouvera pour des générations que dans les savanes bleues du souvenir ou de l'imaginaire, de plus en plus élimés.

Cette ascèse d'ainsi traverser la terre-mer qu'on ne sait pas être la planète-terre, sentant s'évanouir non seulement l'usage des mots, et non seulement la parole des dieux, mais l'image close de l'objet le plus quotidien, de l'animal le plus familier. Le goût évanescent du manger, l'odeur traquée de la terre ocre et des savanes.

« Je te salue, vieil Océan ! » Tu preserves sur tes crêtes le sourd bateau de nos naissances, tes abîmes sont notre inconscient même, labourés de fugitives mémoires. Puis tu dessines ces nouveaux rivages, nous y crochons nos plaies striées de goudron, nos bouches rougies et nos clameurs tues.

L'expérience du gouffre est au gouffre et hors de lui. Tourment de ceux qui ne sont jamais sortis du gouffre : passés directement du ventre du négrier au ventre violet des fonds de mer. Mais leur épreuve ne fut pas morte, elle s'est vivifiée dans ce continu-discontinu : la panique du pays nouveau, la hantise du pays d'avant, l'alliance enfin avec la terre imposée, soufferte, rédimée. La mémoire non sue de l'abîme a servi de limon pour ces métamorphoses. Les peuples qui se constituèrent alors, quand même ils auraient oublié le gouffre, quand même ils ne sauraient imaginer la passion de ceux qui y sombrèrent, n'en ont pas moins tissé une voile (un voile) avec quoi, ne revenant pas à la Terre-d'Avant, ils se sont élevés sur cette terre-d, soudaine et stupéfaite. Ils y ont rencontré les premiers occupants, eux aussi déportés par un immobile saccage. Ou bien n'ont-ils flairé que leur trace dévastée. Terre d'au-delà devenue terre en soi. Et cette voile insoupçonnée, qui à la fin se déploie, est irriguée du vent blanc du gouffre. Et ainsi l'inconnu-absolu, qui était la projection du gouffre, et qui portait en éternité le gouffre-matrice et le gouffre en abîme, à la fin est devenu connaissance.

Non pas seulement connaissance particulière, appétit, souffrance et jouissance d'un peuple particulier, non pas cela seulement, mais la connaissance du Tout, qui grandit de la fréquentation du gouffre et qui dans le Tout libère le savoir de la Relation.

De même que l'arrachement primordial ne s'accroît d'aucun défi, ainsi la prescience et le vécu de la Relation ne se mêlent-ils d'aucune jactance. Les peuples qui ont fréquenté le gouffre ne se vantent pas d'être élus. Ils ne croient pas enfanter la puissance des modernités. Ils vivent la Relation, qu'ils défrichent, à mesure que l'oubli du gouffre leur vient et qu'aussi bien leur mémoire se renforce.

Car si cette expérience a fait de toi, victime originelle flottant aux abysses de mer, une exception, elle s'est rendue commune pour faire de nous, les descendants, un peuple parmi d'autres. Les peuples ne vivent pas d'exception. La Relation n'est pas d'étrangetés, mais de connaissance partagée. Nous pouvons dire maintenant que cette expérience du gouffre est la chose le mieux échangée.

Pour nous, pour nous sans exception, et quand même nous maintiendrions l'écart, le gouffre est aussi projection, et perspective d'inconnu. Par-delà son abîme, nous jouons sur l'inconnu. Nous prenons parti pour ce jeu du monde, pour les Indes renouvelées vers lesquelles nous hélons, pour cette Relation de tempêtes et de calmes profonds où honorer nos barques.

C'est cela qui nous tient en poésie. Quand bien même nous consentons à toute irrécusable technologie, quand même nous concevons le bond des politiques à concerter, l'horreur à vaincre des famines et des ignorances, des tortures et des massacres, et le plein du savoir à apprivoiser, le poids de chaque machinerie qu'à la fin nous contrôlerons, et la fulguration usante des passages d'une ère à l'autre, de la forêt à la ville, du conte à l'ordinateur — il y a en proue, et désormais commune, cette rumeur encore, nuage ou pluie ou fumée tranquille. Nous nous connaissons en foule, dans l'inconnu qui ne terrifie pas. Nous crions le cri de poésie. Nos barques sont ouvertes, pour tous nous les naviguons.

Les Indes (1956) – Extraits

L'APPEL

1492. Les Grands Découvreurs s'élancent sur l'Atlantique, à la recherche des Indes. Avec eux le poème commence. Tous ceux aussi, avant et après ce Jour Nouveau, qui ont connu leur rêve, en ont vécu ou en sont morts. L'imagination crée à l'homme des Indes toujours suscitées, que l'homme dispute au monde. Ceux qui partirent d'Espagne et du Portugal, convoitant l'or et les épices ; mais soldats et mystiques aussi. Le Chant nomme le père Labat, jacobin et corsaire ; puis ce nègre prophète qu'il fit fouetter à sang, lequel avait vu grandir sur la mer, avant qu'ils eussent paru, les bateaux ; et nomme Toussaint-Louverture, esclave et libérateur d'Haïti... Mais il ne faut anticiper sur l'histoire : voici le port en fête, l'aventure qui se noue ; le rêve s'épuise dans son projet. L'homme a peur de son désir, au moment de le satisfaire.

I

Sur Gênes va s'ouvrir le pré des cloches d'aventures.
Ô lyre d'airain et de vent, dans l'air lyrique de départs,
L'ancre est à jour !... Et la très douce hébétude,
Qu'on la tarisse ! au loin d'une autre salaison.
Ô le sel de la mer est plus propice ici que l'eau bénite
de l'évêque,
Cependant que la foule fait silence ; et elle entend la suite
de l'histoire...
Ville, écoute ; et sois pieuse ! Religion te sera faite dans
nos cœurs,
Qui avons su l'émoi et la boussole, et d'autres œuvres sur la voile.

II

L'homme arrête le geste, il dit, gardant l'écume : « Ce
combat
« Fut d'écumes, de foi, de soleils et de sangs,
« Où l'or, taché de sang, avait sa part essentielle ; et la

folie, sa part ! »

Et quelqu'un dit : « Nous sommes plage de l'écume, ô
fils. »

Il dit... Nous, sur la plage, il nous est fait licence de
nous assembler à la proue de la voix, de crier,
Sur la plage, l'Éclair, seule raison des Écumeurs.

III

Il dit ; et la plage ne sait, à ce début, de quelle écume
se fera Sacre ou ravage ? Nul ne sait, pieds nus sur le sable nu,
De quelles Indes voici l'approche et la louange, ou quel
ce capitaine
(Aveuglé de vents ou de diamants ?)
Que la voix sur la plage somme encore de partir, libérant
la boucle d'amarre ?
— Mais cette science est plus profonde.

IV

Comme le nègre, sur les mornes, qui prédit
Le vol proche d'un bateau porteur de femmes nouvelles
et de casseroles,
(Femmes de La Rochelle et casseroles de fer-blanc, dit
-il,)
Et qui souffrit d'un prêtre la saumure et les piments —
écorché vif !
Mais le bateau ne vint-il pas à quai, caressant de sa toile
humide
Le pays de carne et de mort !
V

Il n'est pas temps encore. La nuit de foi pourtant, ou
même nuit, des profondeurs,
Déjà devient sel de la mer, et non, complices du lévite,

saumures sales

Qui enivrent la chair et folle jettent l'âme à la cime des mâts, ô douleur !

Devers la hune, devers le sable, par-dessus cet océan, si haut !

Comme pour arracher, de chaque plaie, l'épais maïs de l'inconnu.

VI

Indes ! ce fut ainsi, par votre nom cloué sur la folie, que commença la mer.

Avait-elle pris forme ou pris naissance, dites-le, jusqu'à ce jour

Quand les vieillards de ce côté que verdit le soleil, se levèrent

Et dirent, balbutiant : « Où va le souffle, sont les Indes ! »

Ils priaient. Et faisaient lance de leur dieu pour le planter sur la première grève.

Puis ils partirent.

VII

Qu'était la mer, et son écume ? Savait-on si sa parole ne se mourait

En quelque gouffre, au loin des routes révélées ?

Longtemps ainsi la voix de l'homme se perdit aux temples

Pour obscure qu'était la route jusqu'au temple ! Et cette

mer, Croyait-on pas qu'elle coulait dans l'infini, goulue qui bée, jusqu'à tarir ?

— Puis, l'autre rive fut saluée !

*

LA TRAITE

La Traite. Ce qu'on n'effacera jamais de la face de la mer. Sur la rive occidentale de l'Afrique, les marchands de chair font provision. Pendant deux siècles le fructueux trafic, plus ou moins avoué, fournit les îles, le Nord de l'Amérique, et à non moindre proportion, le Centre et le Sud. C'est un massacre ici (au réservoir de l'Afrique) afin de compenser le massacre là-bas. La monstrueuse mobilisation, la traversée oblique, le Chant de Mort. Un langage de déraison, mais qui porte raison nouvelle. Car aussi le commencement d'une Unité, l'autre partie d'un accord enfin commué. C'est l'Inde de souffrance, après les Indes du rêve. Maintenant la réalité est fille de l'homme vraiment : née des contradictions qu'il a vécues et suscitées.

XLIII

Seigneur du chant où l'Ombre régnera, Soleil ! Tu pleures la splendeur d'ici, quand tu embrases l'autre visage de ta puissance. Ta course est immense, ô immobile ; sur ta ville de splendeur rêve la nuit, ton épouse. Tu dévastes l'ici du cri de joie de ton épouse ; puis tu enfantes par là-bas le matin, l'hirondelle de la lumière. Séculaire. À tant de courses voué, au lacet de ton nid toi-même te prenant, n'attends-tu pas le port ? Où sont tes Indes, toi ? Où ta lumière ? Es-tu cœur d'homme qu'on charroie ? Cœur d'homme que l'on brûle, afin qu'il se souvienne de ce feu ? Après la plage constellée de gloire, après le temps où du désert s'accomplissaient la soif et la mouvance trop égale, après aussi l'amour torride du sexe de profusion, amour si rare ! bientôt s'ouvre un océan de choses étroites, sombres, parmi ceux que l'on entasse dans la soute et que l'on mène à ton couchant ; pour y mourir en toi, recéleur.

XLIV

Choses horribles, prose dure... Ce furent, au matin, Indes ouvertes d'épopée, d'un corps venteux d'ambition. Ce furent, saviez-vous, Indes en solitude, où le rêve tourna vers le passé tranquille son fuseau : or sur la mer, l'homme recule. Ce furent, d'incendies et de soldats (aux épaules des femmes déjetés, jusqu'aux Cités lasses,) Indes à marche triomphale, sur la route de marbre. Quel soldat saurait conter la saveur de cette route ? Et ce seront, nous pouvons dire, Indes laiteuses, dont l'âme errante se parfume aux jardins clos. Fondues en ce rubis du chant, Indes distinctes, à

ton levant et ton couchant, voyageur !... Parole crue, sans élégance ni bonheur. L'homme est avare de ses pleurs, et l'ombre est parmi lui... Ce sont les Indes, pour aujourd'hui, de déraison ; terres, sans lieu et sans levant, de viol d'homme et de suicides — pour ceux qui ne veulent voir le lit terrible de ta nuit.

XLV

Tu passais sur leurs désirs, sans qu'ils te croient : eux, dont va se peupler l'Inde énorme du malheur. Par la coupole de forêt, ton amour tamisé leur était doux et sans fureur. Ils n'ont pas su l'épais revers de tes triomphes leur nuit fut sans égale. Ils vénèrent par la bouche le feu qu'on crache sur l'autel. Hommes de nuit, ce furent soleils de sang noir ; leurs princes courtaient la terre, où chaque peuple avait scellé son rivage, son sentier. O guerrier solitaire ! ils avaient guerre de leurs dieux et de leur faim... Ce soir, autour des torches, l'euphorie des femmes pleure le seigneur mort, seigneur aux yeux rouges. Au palais, servantes et sages se taisent ; un enfant agrandi, jusqu'à la démesure, l'œil de sa solitude. La fumée, pâle maintenant, se courbe vers le dieu multicolore, c'est bon signe : il y aura demain un homme sur l'iguane de bois, pour recevoir la foule... Tu passais, seulement visible par le dôme, comme un poteau cloué de sagaies frémissantes.

XLVI

Je sais, moi qui vous parle, ô astre, que ceux-là furent sanglants et nus ! Ils trouvaient la joie sur le chemin, telle une pierre : on la ramasse et on la jette, afin qu'un bruit de branches vous émeuve. Ils connaissaient aussi les avenues de plaine, les solstices. Leurs rues suivaient, à découvert, le fleuve de vos feux. Leurs capitales étoilaient d'autres forêts, mais où le dôme était d'azur. Eux, commentaient en grande aisance l'œuvre de ceux qui enivrèrent l'univers... Je ne dis pas, moi qui vous parle : voici d'hier les ensoleillés. Je ne dis pas qu'ils furent seuls, ni que l'autel leur appartient. Pourtant je plonge dans la flamme, par où tu ris. Je remonte la rue de ton éternité, jusqu'à ce soir de leurs douleurs. Nus, terribles à l'avancée des tigres. N'ont-ils pas dérivé au long du fleuve de vos larmes, vers là-bas ? Un qu'on déporte d'Est en Ouest, pour quelles Indes, saviez-vous ? Sanglant et nu, de sang brûlé, nudité folle ; tandis que la mer se tait.

XLVII

Le Sage s'accroupit, solennel. « Confiance ne soit plus en celui dont le Chant s'altère et la Parole devient dure, pour ce qu'il souffre sa parole. Qu'on lui enlève cet usage de la voix, qu'on entrave ses mains, qu'il médite. S'il veut renaître à la splendeur qu'il a tenté de dire, qu'on lui délie les bras, qu'on le débâillonne. Sinon, qu'il croupisse dans son étouffement, sa démesure ! » Puis il s'en va, silencieux, et qui rêve de lourdes drapes de glaciers... Le sentencié tarit dans la chambre, une cale, parmi l'odeur de mer désespéré. Toute la nuit, par le hublot, il voit passer la lame. Elle conduit le jour d'après dans la ronce du jour d'avant. Et la parole est plus oblique et plus aride, s'il se peut... Traversée, nuit de glace. Qui rêve de splendeur ? Qui a rêvé d'une île de senteur et de cannelle douce ? L'homme accomplit son océan ; il râle sa mer. Et il étouffe, cela est vrai.

XLVIII

Combien de fois, combien de jours t'offriras-tu, abîme, à la patience des transhumants ?... L'amante qui revient, plus douce chaque fois et plus obscure, connaît-elle dans la voix de qui l'attend cette nuance d'imposture ? Connaît-elle, ainsi que tu parais à tes servants, la parution d'eau verte dans le cœur de qui l'attend ? Et cette autre (ou c'est la même ?) dont on rit sur la place, et qui accepte que l'on rie ; qu'elle soit aimée, le vent ne le sait. Mais qu'elle soit fouettée d'orties, quand son amant craint la clarté de son regard et que les grèves sont complices de la peur, le vent nous le dit !... Ainsi craignant ce peu de salaison qui sur leurs peaux ferait la marque de ton rêve, voici que tu t'émeus, toi océan, que tu chavires tes cheveux, que tu te donnes en vertige à la parole de ce vent, afin que ceux dont tu as peur et qui te souffrent chaque jour ne puissent voir ni les cordages ni les mâts ; afin qu'ils meurent dans la cale, parmi l'odeur de mort tassée. Pendant que si près d'eux et si lointain, tu simules la colère où se meurent les amours.

IL

On a cloué un peuple aux bateaux de haut bord, on a vendu, loué, troqué la chair. Et la vieillesse pour le menu, les hommes aux moissons de sucres, et la femme pour le prix

de son enfant. Il n'est plus de mystère ni d'audace : les Indes sont marché de mort ; le vent le clame maintenant, droit sur la proue ! Ceux qui ont incendié l'amour et le désir ; ce sont Navigateurs. Ils ont tourné la face vers la forêt, ils demandent, muets, quelque parole. Langage, une autre fois, de nudité. Pour le muscle, tant de mots. Ô Langage désert, et sa grammaire mortuaire ! Pour la denture, encore tant... Jusqu'à l'Oméga du monde nouveau ! Or, très-anciennement, je vois Xerxès menant ses gens à l'abreuvoir, à l'heure où tu deviens rouge d'un autre espoir, soleil. Xerxès, maître trahi qui te fustige puis t'insulte, mer. Avez-vous oublié l'abreuvoir de douleurs et le fouet de la lumière ? Je vois un soleil cru et une mer de lassitudes, qui entretiennent sur le sang les grandes Indes sans mystère.

L

« Un d'eux, qui profitant d'une mégarde des chiourmes, tourne son âme vers la mer, il s'engloutit. Un autre abâtardi dont le corps est sans prairie, sans rivière, sans feu. Un qui meurt dans sa fiente consommée à la fétidité commune. Un ici qui sait sa femme enchaînée près de lui : il ne la voit, mais il l'entend faiblir. Et Un qui sait sa femme nouée au bois là-bas d'un négrier : il ne la voit mais il l'entend partir. Un encore dont le gourdin a cassé quelque côte, mais on punit le marin peu économe du butin. Et Un qu'on mène sur le pont, une fois la semaine, que ses jambes ne pourrissent. Un qui ne veut marcher, immobile en sa mort déjà, qu'on fait danser sur la tôle de feu. Un qui attend l'inanition, il se refuse à avaler le pain mouillé de salaison ; mais on lui offre de ce pain ou du fer rouge sur la flamme, qu'il choisisse. Un enfin qui à la fin avale sa langue, s'étouffe, immobile dans sa bave rouge. Cela se nomme d'un nom savant dont je ne puis me souvenir, mais dont les fonds marins depuis ce temps ont connaissance, sans nul doute. »

LI

Cet enfant monte au plus haut de la terre, il voit sur l'horizon grossir la cargaison : « C'est un nouveau ! qui arrive pour le marché du carême ! » Alors il souffle dans la gorge du lambi, et les marchands là-bas s'apprêtent pour l'acquisition de jeunes filles et de mâles... Où est la flamme, où la splendeur, en ce nouveau Divisement du monde ? L'acquéreur se lève ; à sa ceinture, la liste qu'il marchandra. J'ai fait la liste, la strophe dure, de ceux qui furent sur l'océan de mort, et voici qu'on me dit : « Liste de

rustre, sans mesure !... Histoire ancienne, sans levain ! Parole et chant, sans profondeur ni ombre... » Allons ! les crieurs parquent sur les tréteaux, ils débitent la vie ; les marchands s'empressent ; le doux enfant glisse au bas du sentier, abandonnant l'espace d'annonciation. Il ne sait, l'adolescent guetteur de futur, qu'il y aura d'autres criées pour le malheur des prophéties ; qu'ils seront quelques-uns, aux talons furieux sur le tambour nocturne, et dont l'ivresse parlera : « Nous sommes fils de ceux qui survécurent. »

LII

Ô Soleil ! ô travail séculaire sourdement mêlé de mer, et de cette couleur d'amour. Un homme chaque matin ouvre les yeux sur la solitude où il se garde. Il a quitté les flamboyantes, pleuré les rêveries, abandonné la rare bleuité de ceux qui aiment et sont aimés. Il regarde, il s'émeut, le jour est dru de rumeurs, que n'aura-t-il à remuer dans tout ce nœud de ruées indivises, dont il faut faire clarté. Après la traversée, la solitude, et la colère des requins, s'ouvre bientôt un champ de terres somptueuses, de misère et d'incendies, et de sang noir précipité. Il est de la race des choses mûres de mûrir dans le feu lourd et l'encombre tumultueux. Nous avons fait un pas de terre dure, chacun s'efforce maintenant de distinguer de ce Levant son pur Couchant ; il n'est question depuis toujours que de ce cours ; ô Soleil, et toi Mer, nous connaissons votre métrique et votre sens !... Et que se ferme, sur ce rêve où vous voilà enclos, avec les siècles et les morts, que se ferme le Chant de Mort où l'Ombre aura régné.

*

LES HÉROS

Du sourd travail qui emplit trois siècles, il est dit maintenant ce que le monde ne voulut pas qu'il se dise : un lourd combat y fut la seule marque du temps. Ainsi, pour évoquer l'épopée obscure — Delgrès : luttâ jusqu'à la mort contre des forces très supérieures en nombre et armement. Peut-être son exemple soutint-il la volonté de — Toussaint : lui aussi mort pour cette cause, et dont le lieutenant le plus fameux est bien — Dessalines : de terrible mémoire... Mais sur ces Indes déchirées, quel miracle, ou quelle nécessité plutôt a posé sa main laborieuse ? Ce qui fut désir, folie et soif de connaissance, ardeur de l'or et plaisir du triomphe, a pris corps... Auparavant, et elle

traverse la parole, c'est la mère inaltérable — une Femme fut vue, qui se leva dans l'aube. Quelle fut-elle encore ? C'est ce qu'enfin le Chant dira.

LIX

Toussaint, déjà nommé, qui fut centaure, et vint mourir
au sable glacé de l'Empire.

En vérité, ton fils le plus ardu ; pour lui tu as voilé ta
face et consumé ta larme.

Il te connut puis s'éloigna, tranquille ; tu pleuras sur la
forêt de vétivers le sang de ton aîné.

Car il fut sur la mer, à rebours du commencement
Allant connaître ce pays des conquérants, d'où se leva la
noire empoigne de leurs crimes

(Nous pouvons dire maintenant qu'il fut le sage et la victime,)
Et l'histoire ferma, sur ce guerrier trahi, la trappe oubliée
d'un hiver.

Qu'il meure ô qu'il meure, et que la forêt grandisse.

LX

Ombre de sang, jailli d'un lac de sang, et sans pitié, c'est
Dessalines.

Celui-là fut terrible, il te coûta combien de larmes, ô
prêtresse.

(Dites pourtant ! dogues nourris de nègres, si le temps
était aux larmes, quand on vous bénissait comme une
meute de Sologne !

Avant que vous partiez à la curée, ne vous gardait-on pas
trois jours sans boire ? — et pour la viande vous n'aviez
que celle que vous gagniez.)

Celui-là, dogue contre dogues, fat gardé toute une vie
loin de la viande.

Il ne but à jamais que l'eau fétide des combats, lorsque
la sueur même se gangrène. Femme,

Tu pleuras sur sa haine, tu grandis de son amour.

LXI

Ô dans les siècles de ces siècles, plus éternels que la parole
des Pythies,

Ainsi les ai-je vus, nombreux parmi les pousses et les
ronces.

L'histoire les oublie, car ils sont morts de ce côté du
monde où le soleil décline.

Je les appelle sur la plage, auprès de ceux partis, mais
qui demeurent cependant.

Ils sont les Conquérants de la nuit nue. Ouvrez les portes
et sonnez pour les héros sombres. La mer

Les accueille parmi ses fils, le soleil se lève sur le souffle
de leur âme.

Ils s'appellent, fameux, et oubliés, qui résistèrent au nocher
des caravelles.

Leur cortège pénètre, ils ont brandi les torches de bam-
bous, et voici le premier,

Delgrès qui tint trois ans la Guadeloupe.

LXII

Le vent dévoie des volcans, ô vent, ô cavale des terres !
et l'esprit n'a plus de souffle qui ne soit

Souffle de laves, de tourmentes, souffle de bouches impu-
nies et de récoltes d'incendies !

Mais l'homme sait alors où est le Nord et où la Mort de
son histoire...

Il est une Inde qui finit quand le réel brosse son poil
ardu ; terre du rêve.

Elle cède à ce qui vient, souffrance ou joie, qui est multiple
sur l'argile,

(A mi-chemin des races, les brassant.)

Du rêve là décrit a procédé un haut terrain, qu'il faut
décrire,
Sa richesse est de nommer chaque ferment et chaque épi.
Terre née d'elle-même, pluie des Indes assumées.

LXIII

Femme, pourtant ceux qui ont mis sur ton visage la trace
de leurs bouches.
Ils s'assemblent dans la clairière, jurant fidélité au jour et
à la nue,
Qu'ont-ils besoin de cette voix où je m'efforce, de la neige
de ce chant,
Sinon que toute sève a consenti à leur office, et qu'aux
forêts où je pénètre maintenant
Le feuillage prochain tremble à la pointe de ce souvenir ?
Ils ont, de cette orée de bois, fait une plage, entre l'épine
et les taureaux. Leur marée est d'aubier futur, où quelle Inde frémit ?

LXIV

Et voyez, par delà les bois, d'autres qui tremblent dou-
cement,
 Craignant d'oser ou d'approcher les dieux du feu et de
la nuit.
Ô dans les siècles de ces siècles, ces autres qui portèrent
le fourrage à la litière de leurs maîtres, acceptant
Avec des mots fertiles en crachats, des mots de boue, le
vieux serment de ne pas être,
Sinon comme un sarcasme, ou une ride sur la mare à
l'heure où d'autres se lavaient !
Ceux-là, pour eux enfin la clairière s'ouvrit, et on connut
qu'elle est le temple
De tes fils, ô Liberté, de tes gardiens durant ce temps,
pendant que femme tu reposes sous la branche,
Et que l'oiseau paradisiaire replie ses lames de brasier.

Pays rêvé, pays réel (1985), « Pays »

Pays

Nous râ lions à vos soutes le vent peuplait
Vos hautes lisses à compter
Nous épelions du vent la harde de nos cris
Vous qui savez lire l'entour des mots où nous errons
Désassemblés de nous qui vous crions nos sangs
Et sur ce pont hélez la trace de nos pieds

*

Louons à l'écume tant qu'aux lamantins
Esprits des profonds et des limons comment
Nous dessouchons l'Ouvert et empiétons sur tout Unique
Vous qui savez en nos ordures et nos sangs terrer l'écrit
Où se fendent en nuit tant de lézardes prophétiques

*

Tout un goudron pousse à l'entour des glycérias
Quel, ce pays qui s'efforce par semence et salaison
Ce doux parler déraisonnable, d'étoiles rousses
Entre roches d'eau et vert des profonds
Que navres-tu, noué de lins où moussent
Drus les aimants des Hauts et les purs diamants et quel
Mot pour toi perce, fait son sud

*

Nous humons ce pays qui tarit en nous, le pays
S'élonge d'un tel songe où pas une eau ne bruit
Hélons « Comme le vent, tout ainsi l'antan » et c'est cri
Roué de sucre, en parabole d'un moulin de ce pays

*

Nous là si pâchés que le petit jour
Qui rions à plats bords, boue de ravine nés
D'une autre flottaison
Nous épelons que nous venons au loin de vous où navigue
L'Unique, notre mal profond. Les coutelas
Fondent au clair des ateliers. Les mantous
Au gris des crabiers dessolent nos soifs
Le conte en arc cerne le déni

*

Des sables grésillent. Ceux qui prennent rang dans la mer
Ceux même qui fuyaient nos yeux
Là nous sourient avec douceur. Nous sommes leurs gentils
Nous mesurons dans la vague la trace de leurs orteils
Nous les séchons sous les oliviers de mer

*

Tel qui patiente dans la fiente et encombre nos songeries
Remonte en sang de mer mêlé aux rouilles des boulets
Nous fêlons le pays d'avant dans l'entrave du pays-ci
Nous l'amarrons à cette mangle qui feint mémoire
Remontons l'amour tari découvrons l'homme la femme
Unis d'un cep de fer aux anneaux forgés net. Nous rions
De ne savoir nouer l'à-tous-maux et l'épais maïs
Quand la terre d'hier débrosse en nous rocs et prurits

PATRICK CHAMOISEAU

Patrick Chamoiseau, *Texaco / Un dimanche au cachot*

NOTICE : Dans la littérature antillaise d'aujourd'hui, Patrick Chamoiseau est sans doute l'écrivain à avoir accordé la place la plus forte à l'évocation de l'esclavage, en tant que fait historique ou en traces mémorielles. Dans de nombreux romans, Chamoiseau considère l'époque esclavagiste dans sa crudité même, comme fondement de la violence historique de la société créole. À titre indicatif, nous mobilisons deux exemples : *Texaco* tout d'abord, où le passé des ascendants de Marie-Sophie Laborieux est abordé sans détour et avec une douleur drue ; *Un dimanche au cachot*, sans doute le récit le plus prenant de ces dernières années, où le passé vient hanter le présent.

- **Extraits lus** par Greg Germain (enregistrement ITM, 2013) :
voir site « Mémoires des esclavages », à la page :
<http://www.lesmemoiresdesesclavages.com/mediathequelitt.html>
- **Ressource documentaire** : voir sur le site de l'Institut du Tout-Monde, dossier numérique « Approches de l'esclavage dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau », par Loïc Céry : <http://tout-monde.com/dossiers8a.html>